

À la recherche des visages perdus. Un passé recomposé

TESSA PARZENCZEWSKI

En 1943, à l'âge de cinq ans, Marcel Cohen a assisté de loin à l'arrestation de sa famille. Personne n'est revenu. Une histoire « commune ». Celle de tant d'enfants cachés. Comment la dire ? Raymond Federman, caché dans un placard alors qu'on raffait les siens, a lancé une sorte de cri exacerbé, dans une langue démantelée, syncopée, pour répercuter le cauchemar d'alors. Par de savants détours, Georges Perec a dispersé dans ses œuvres des indices camouflés pour dire la « disparition », la blessure initiale. Marcel Cohen, lui, interroge photos et objets, comme autant de pièces à conviction, pour ramener à la mémoire sa famille disparue.

Les souvenirs de l'enfant, incertains, fragiles, alternent avec des fragments de vie évoqués par ceux qui étaient déjà adultes à l'époque. Toute la famille venait de Turquie. Les langues se mélangeaient, judéo-espagnol, français et hébreu pour le grand-père érudit. Heureux comme des juifs en France ! Marcel Cohen interroge les photos, ausculte les expressions, les vêtements. Marie, sa mère, si belle, radieuse. Sur une photo, Jacques, le père, joue du violon. Marcel ne s'en souvient pas. La raison est simple : au temps de l'étoile jaune, mieux valait le silence. L'auteur consulte des musiciens pour déterminer,

grâce à l'analyse de l'attitude et de la position des mains du violoniste, le degré de son niveau musical. Les souvenirs reviennent, des détails anodins prennent sens. Se percher sur les épaules de Jacques, bonheur suprême ! Se promener avec Marie, avec ou sans étoile, les trajets étaient différents. Après tant d'années, Marcel Cohen tente de retrouver le parfum de l'eau de Cologne qu'utilisait son père. Était-ce celui de l'eau fabriquée au bord du Rhin ou dans un village français ? Tel un policier scientifique, l'auteur enquête, confronte ses souvenirs avec les récits ultérieurs, scrute les photos, capte des crispations fugitives, se souvient d'expressions récurrentes, pour fixer pour toujours ces visages flous qui lui échappent. Il s'attarde sur les portraits de Sultana et Mercado, ses grands-parents. Venu du petit village de Daghaman en Turquie où il tenait une mercerie, Mercado s'adonne toujours à la lecture quotidienne de la Bible commentée par Rachi et étudie le Talmud, boulevard de Courcelles. Il refuse de quitter son domicile pour se cacher, « *Seuls les voleurs et les assassins songent à se cacher* » répétait-il à ses quatre fils. De la sœur de Marcel Cohen, Monique, déportée à l'âge de six mois, il ne reste qu'un nom gravé sur une gourmète et une inscription dans le registre de la mairie

d'Asnières. Aucune photo. L'auteur se souvient de ses visites à l'hôpital Rothschild où sa mère attendait la déportation avec son bébé de trois mois, car il était interdit de déporter les enfants avant l'âge de six mois...

Les objets parlent aussi, vestiges d'une archéologie intime. Coquetier à la peinture écaillée, un chien-jouet en toile cirée, fabriqué par le père en ces temps de pénurie, un ours-cendrier, et le violon, retrouvé dans une cave. Il a perdu son archet et l'âme s'est déplacée. Tous ces objets figurent dans le livre, comme autant de documents.

« Faits », c'est ainsi que Marcel Cohen a intitulé une série de nouvelles qui évoquaient de brefs fragments de vie et c'est le même sous-titre qui figure sur le présent ouvrage. Comme une volonté de décantation, afin d'offrir au lecteur un récit resserré sur l'essentiel, dépourvu de toute ornementation, et c'est la minutie même de la description du réel qui en accentue l'intensité et qui fait naître cette émotion qui parcourt toutes les pages. Parfois c'est avec le moins qu'on exprime le plus. ■

Marcel Cohen
Sur la scène intérieure
Faits
Gallimard « L'un et l'autre »
168 p., 17,90 €

À contre-courant

GÉRARD PRESZOW

C'est un film étrange. Lumineux au départ, il échappe quand on y revient. Quel est son sujet ? Difficile de mettre la main dessus. Ce flottement, c'est sa force, son impact. Parce qu'il nous parle d'un ailleurs – Israël – qui nous paraissait familier

tant comme une « Terre promise » qui tournerait mal, mais comme détaché de toute identification. Avec aussi un goût de révolte et un sentiment d'usurpation pour ce lieu – Eretz Israël – qui s'approprie avec naturel le mot « Juif », l'Étatisant, le nationalisant, le normalisant et, du coup, voudrait

Effi Weiss et Amir Borenstein, couple israélien dans la vie, sont couple à l'image et à la réalisation. Après Paris et Amsterdam, ils ont déposé leurs bagages à Bruxelles voici une dizaine d'années. On savait leur collaboration cinématographique curieuse et fructueuse, faite de produc-

tions courtes et variées en atelier avec des enfants ou des étudiants (Belfast, Tirana, Timisoara, Skopje... Palestine), de formes extrêmement brèves comme leurs doubles vœux filmés de nouvel an (calendriers juif et julien) envoyés par le net, d'installations vidéo, de goût pour les illusions visuelles... Il y eut aussi Épiphanie en vacances (2010), un moyen métrage qui aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. Une espèce de polar ou plutôt de film (parodique ?) d'espionnage qui se passe à Bâle dans la chambre avec le balcon où a été prise la photo iconique (mais iconique pour qui ?)



et que, subitement, ce film nous le rend étranger. On pensait s'en être approché et voilà qu'on s'en éloigne et qu'on le regarde, pas

nier et en déposséder le Juif que je suis.

Mais reprenons.

de Théodor Herzl accoudé, surplombant le Rhin lors du premier congrès sioniste. Effi et Amir ne cessent de →



Derrière le panneau, un graffiti «peuple d'Israël»

s'interroger sur leur rapport à Israël avec des références internes au récit israélien. Ils se débattent dans ces questions comme dans un huis clos.

Mais n'anticipons pas.

«Deux fois dans le même fleuve», dit le titre. Pourquoi «deux fois»? Pour défier Héraclite qui ne se baignait jamais qu'une seule fois dans la même eau et opposer les Grecs aux Hébreux? Parce qu'ils sont deux? Parce que le fleuve a deux rives et que le film confronte deux discours, l'un micro tendu vers des interlocuteurs de passage et, l'autre tourné vers soi? Parce qu'en Israël il n'y a jamais de première fois, qu'il n'y a pas – et encore moins qu'ailleurs – d'état de nature, que le mythe est préexistant au silence? Qu'il n'y a pas de silence... Deux fois

parce qu'ils ont décidé, à leur tour, de mettre leurs pas (ou leurs rames) dans ceux d'un aventurier écossais du 19^e siècle, un certain Mac Gregor?

Mais reprenons.

Le fleuve? C'est le Jourdain. Nos guides? Effi et Amir, eux-mêmes sur les traces de Mac Gregor.

Témoin du voyage : le spectateur amené à assister à la descente du fleuve. Le mot «Jourdain» se dit «Yarden» en hébreu, de même racine consonantique que «yordim» («descendre»); terme qui désigne de manière péjorative les Israéliens qui ont quitté Israël (contrairement à l'alya qui désigne la montée à Sion). Alors, le Jourdain, fleuve mythique? Oui, mais aussi l'endroit le plus approprié pour Effi et Amir de s'interroger sur leur condi-

tion (temporaire?) de «yordim», désignés et pointés du doigt par l'étymologie du Fleuve. Ce que le cinéaste israélien de «l'intérieur», Avi Mograbi, interrogeait à Masada, nos cinéastes israéliens de «l'extérieur», désormais basés à Bruxelles, l'interrogent le long du Jourdain.

Mais reprenons.

Le fleuve – disons plutôt un rippipi – fait inévitablement penser à une Lesse surchargée de kayaks pendant les vacances. Et c'est pendant les vacances qu'Effi et Amir choisissent d'entamer leur descente, la faisant démarrer aux abords des trois sources qui se perdent au-delà des frontières du Nord, au Liban et en Syrie. Ils n'iront pas bien loin, quelques dizaines de kilomètres en amont du lac de Tibériade. Tout aura été dit

entretemps, en tout cas ce qu'ils voulaient partager : les assertions, la plupart du temps viriles et vigoureuses, des vacanciers et ce qu'elles provoquent en miroir chez nos cinéastes. Deux discours, deux esthétiques : d'une part, une caméra qui se met où elle peut pour capter des échanges pris sur le vif; et d'autre part, une auto mise-en-scène délibérée où le couple se filme dans des attitudes plastiques hiératiques, pas loin d'un Tati pince-sans-rire ou déchiré. En tout cas, d'un côté, des corps détendus et à demi nus sur les berges d'une nature violente par une foule bruyante et de l'autre, une introspection chuchotée à l'écart du monde.

Mais qu'est-ce qui se dit?

Ce qui frappe d'abord, c'est ce qui ne se dit pas, ce qui ne se voit pas sinon en creux ou par allusions : un film sur Israël sans le mot «Palestine» ou «Palestinien». Un film qui, parcourant un fragment d'Israël hors contexte sinon, ici et là, les vestiges d'un vil-

lage détruit ou d'un char rouillant sur le dos, nous en fait éprouver l'enfermement sinon la fermeture et l'aveuglement. Dès lors se déploie sur tous les tons, face à ces cinéastes qui ont «trahi» en «désertant» la patrie, un discours de la Terre, de l'appartenance mythique, du privilège de naissance, de la dette aux pionniers. Confrontés à ces récurrences violentes et archaïques, le couple s'interroge sur son propre rapport à ce pays, chacun y répondant singulièrement : elle s'accordant à dire, quasi malgré elle, que ce pays lui demeure familier, comme un «coussin» sur lequel on peut parfois se reposer tandis que lui ne privilégie nul endroit au monde.

Mais encore?

Mais encore et plus encore, ce qui au final étonne et désarçonne, c'est le déchirement des réalisateurs, le poids dostoïevskien de leurs démêlés avec eux-mêmes. Plus que les paroles recueillies, c'est leur lutte intestine qui sur-

prend et nous sidère. La découverte d'un certain Israël apparaît plus chez ces aventuriers qui rament à contre-courant que dans la déclinaison réitérée des paroles recueillies. Ce qui frappe, c'est cette relation passionnelle, et quasi familiale, qu'ils vivent avec leur citoyenneté israélienne et qui nous paraît à des années-lumières de nos propres préoccupations. C'est cette étrangeté surprenante que *Deux fois le même fleuve** nous enseigne.

À des années lumières de nos préoccupations? Rien n'est moins sûr. Par son intime extériorité, ce film enrichit la très vivante cinématographie israélienne. À sa manière, il questionne les effets du nationalisme «démocratique» sur les âmes irréductibles. En normalisant à leur tour Israël dans son comportement «tous comme un seul homme», Effi Weiss et Amir Borenstein mettent en scène tous les exils volontaires de résistance, qu'ils soient aujourd'hui de Hongrie (Imre Kertesz établi à Berlin) ou de... Flandre (Dimitri Verhulst vivant en Wallonie). ■

Deux fois le même fleuve, 108', 2013



Projection le 2 juin à 16h à l'UPJB en présence des réalisateurs (voir annonce page XX)